

INTERVIEW DE VINCENT AUBIN, agrégé de philosophie

La fraternité à la lumière du cinéma

La "fraternité" est au coeur de nombreuses rhétoriques : politique, religieuse, identitaire. C'est également le thème de notre cycle d'analyse filmique "Fraternité et rivalité" animé par Paul-Etienne Chavelet et Vincent Aubin et qui interroge la "vraie" fraternité - celle que je n'ai pas choisie. De cette fraternité originelle, qu'est-ce que le cinéma a à nous dire pour aujourd'hui ? Éléments de réponse avec Vincent Aubin

1/ Pourquoi avoir choisi le thème de la fraternité pour le cycle d'analyse filmique ?

Vincent Aubin : Au moyen du cinéma, c'est la fraternité charnelle que nous souhaitons interroger, celle qui est précisément occultée lorsque nous parlons de la "fraternité" au sens de la devise républicaine. Il nous semblait que, lorsqu'un mot, et l'idéal qu'il veut exprimer, tend à perdre son évidence, il fallait revenir au sens originel. En préparant ce nouveau cycle d'analyse filmique, nous avons été surpris de ne pas trouver de film français capable de figurer au programme : notre cinéma excelle dans la description des rencontres ou des ruptures amoureuses, mais la famille proprement dite, et singulièrement la fraternité, restent « hors champ ». Un peu comme si la « patrie des droits de l'homme » ne savait pas trop quoi faire, sur le plan artistique, des liens du sang...

2/ La fraternité fait également l'objet de la rhétorique de Daech dans sa revendication des attentats. Quel est le principe de cette fraternité ?

V.A : En effet, dans le communiqué revendiquant les attentats de Paris au nom de Daech, on pouvait lire ces mots glaçants : « Huit frères portant des ceintures d'explosifs et des fusils d'assaut... » Dans la rhétorique de Daech, ainsi que l'observait récemment Delphine Horvilleur, le « frère » est celui qui tue pour moi et qui meure pour moi. C'est une fraternité intimement tournée vers la mort: devenir « frères », c'est devenir solidaires dans la disposition à tuer et à mourir. C'est même, semble-t-il, le rôle particulier du « grand frère », dans son rôle de sergent recruteur, que de préparer son frère à la mort et de l'envoyer mourir...

Quel est le principe d'une telle fraternité ? Elle a pour forme propre d'être une fraternité sans filiation, une fraternité qui ne renvoie pas à une paternité.

L'absence du père est une caractéristique commune de nombre de jihadistes français — parents séparés, père parti, absent, ou peut-être simplement destitué de sa dignité paternelle par un chômage de longue durée. Nous avons aussi lu sans doute ces témoignages bouleversants de pères musulmans qui sont allés, en vain, chercher leur fils en Syrie pour les détourner du jihadisme. La « fraternité » du jihad commence par une rupture avec la filiation charnelle, provoquée peut-être par la conviction que le père, avec son islam traditionnel, inculturé, intériorisé, a déchu de son statut de père. Mais ces jeunes gens ne se cherchent pas un nouveau père: ils construisent une fraternité idéologique dénouée de la filiation.

Peut-on avancer l'hypothèse que ce repli de la fraternité sur elle-même est facilité par le fait que, dans l'islam, Dieu n'est pas — au nom de sa transcendance même — appelé « Père »? Se rattacher à un père c'est, de toutes façons, fonder la fraternité sur la vie reçue : et par conséquent, la fonder sur une dette. Ayant reçu la vie d'un père, c'est la vie que je dois transmettre à mon tour. La vie, pas la mort. À l'inverse, la fraternité sans filiation *peut*, pour ainsi dire sans complexe, être tournée vers la mort. Elle n'est pas endettée envers la vie.

On touche là, me semble-t-il, à ce qu'on peut appeler l'hyper-modernité de Daech — au rebours de l'idée complaisante et superficielle voulant que le jihadisme soit une retombée dans une forme archaïque de religion, un retour au passé. On ne peut comprendre le phénomène qui touche tant de jeunes Européens, musulmans d'origine ou convertis, sans l'inscrire dans la longue histoire européenne de la « fraternité » militante, guerrière, dont le ressort intime est le rejet des pères. Lorsque des fils veulent construire à tout prix un « monde nouveau », la première condition est de se débarrasser du père, qui résume à lui seul le monde ancien. Cela peut s'appeler fascisme, communisme ou jihadisme — la pérennité de la « forme » est frappante (1).

3/ Mais il existe aussi une fraternité républicaine, qui est censée pouvoir donner un contenu à notre « vivre ensemble »?

V.A : Question cruciale, mais bien embarrassante! La fraternité dite républicaine est-elle, à sa façon, un avatar de la « fraternité sans filiation » qui me semble caractériser Daech ? Et, si oui, constitue-t-elle la version heureuse de cette aspiration moderne? Le simple fait de rapprocher Daech et la république est évidemment « scandaleux », même si nous acceptons de regarder en face les origines, indissociablement belliqueuses et généreuses, de la fraternité républicaine. Il est beau de dire « tous les hommes sont frères », et terrible de dire à un autre homme « Sois mon frère ou je te tue »...

L'idée républicaine est celle d'une fraternité universelle, c'est-à-dire d'une égalité foncière de tous les hommes, mais habitée, au delà de l'égalité juridique, par une bienveillance étendue à tous. C'est la capacité à voir en tout homme « mon semblable, mon frère ». Il nous est facile de voir dans cette fraternité une version sécularisée de la fraternité chrétienne. Mais la

fraternité instaurée par le Christ, la *philadelphia* qui s'épanouit dans les écrits apostoliques, ne cesse de renvoyer, de l'intérieur d'elle-même, à une filiation. Le Christ dit: « Qui m'a vu a vu le Père ». Lui-même appelle « frères » ses disciples, mais il parle aussi de « ces petits d'entre les miens », parlant cette fois le langage de la paternité miséricordieuse. On ne peut replier la fraternité chrétienne dans la pure horizontalité: elle n'est possible que dans la filiation reconnue et acceptée. Qu'en est-il, de ce point de vue, de la fraternité républicaine?

On ne peut nier qu'il s'agisse d'un idéal entraînant et fécond. Mais peut-être ne l'est-il que lorsqu'il parvient, d'une manière ou d'une autre, à s'ancrer dans une filiation. Dans l'histoire de la république française, le moment heureux de la fraternité est, au fond, celui où la fraternité se confond avec la citoyenneté. C'est la « fraternité universelle dans un seul pays », si je puis dire: la république du genre humain qui se réduit, pour l'instant, en attendant mieux, à l'espace de la patrie — avant que la boucherie de 14-18 n'ébranle durablement, et peut-être définitivement, l'espoir d'une extension universelle des idéaux républicains. Or, tant que la France figure, aux yeux des Français eux-mêmes, un concentré de l'humanité parvenue à son état définitif, il est relativement facile de fonder un « vivre ensemble » sur la fraternité. Car, à l'arrière-plan se maintient toujours l'idée de l'origine commune, de l'histoire partagée, de l'inscription dans une succession de générations dont l'histoire est celle d'une patrie. Mes « frères » en république ont les mêmes aïeux que moi — ce sont « nos ancêtres les Gaulois »... La filiation, occultée dans certains discours sur la fraternité, reparaît sans cesse dans la « légende » qui permet aux jeunes Français de prendre place à leur tour dans une généalogie héroïque.

S'il en est ainsi, nous vivons manifestement une époque où la « fraternité » et le « vivre ensemble » font plus l'effet d'un prêchi-prêcha plus ou moins sincère, plus ou moins désespéré, que d'un idéal rassembleur et crédible. Il est parfaitement significatif, autant que pathétique, que le premier mot de la riposte de l'Etat aux attentats de novembre ait été « fermeture des frontières »! Nul ne savait ce que cela pouvait vouloir dire, mais il y avait sans doute, dans les tréfonds de l'inconscient collectif, la vague idée qu'un « vivre ensemble » qui soit une vie commune, et non une simple juxtaposition d'existences atomisées, appelle une forme de clôture — le tracé d'une limite, la distinction d'un « intérieur » et d'un « extérieur », coïncidant comme par hasard, non avec « l'espace » européen indifférencié, mais avec les bornes du territoire ancestral... Je ne crois pas que ce soit la solution, mais c'est au moins le signe que nous n'avons pas encore inventé la formule magique permettant de concilier une fraternité réelle et une indifférenciation totale, même instituée à l'échelle encore modeste de l'Europe.

4/ Dans *A l'est d'Eden* de Kazan, *Rocco et ses frères* de Visconti, des films qui font l'objet du cycle, il est question de rivalité entre frères de sang. En quoi le frère, le "vrai", est-il aussi une menace ? Qu'est-ce qui peut naître de cette

rivalité entre frères ?

V.A : Les histoires de frères finissent souvent assez mal ! La fraternité charnelle est sans cesse travaillée par la rivalité. Cela se voit de manière exemplaire dans *À l'est d'Eden*, film inspiré du roman de Steinbeck et, à travers lui, de l'histoire de Caïn et Abel. Dans le film, deux frères rivalisent pour la bénédiction — la bienveillance, la confiance — du père, qui s'appelle Adam, comme par hasard. Comme dans la Bible, lorsque mon frère apparaît, une nouvelle relation advient : Caïn n'était que fils, il doit devenir frère en acceptant son frère Abel. Comme on le sait, il refuse de s'engager dans cette nouvelle relation, préférant tuer son frère. Le film de Kazan déplace la problématique : la fraternité est donnée d'emblée, d'autant plus que les deux frères, Cal et Aron, sont jumeaux. Ce qui doit advenir, c'est la filiation. Cal se bat pour obtenir l'amour de son père, s'ingénie maladroitement, désespère, se révolte — mais finalement le père se laisse toucher. Malade, infirme, il reconnaît qu'il a besoin de Cal, et celui-ci accepte de servir son père. Steinbeck et Kazan ont vu, assez génialement, que l'enjeu contemporain était beaucoup moins la « fraternité », sans cesse mise en avant dans le discours égalitaire de la démocratie, que la paternité et la filiation. Mais cette relation-là ne peut s'instaurer que sur la base d'un choix conscient, délibéré, c'est-à-dire dans une modalité proprement « moderne » : les pères doivent accepter d'avoir des fils, et les fils d'avoir des pères — c'est le seul moyen de renouer avec l'histoire et, par là, d'avoir un avenir.

Dans *Rocco*, la prémisse est différente, puisque le film commence juste après la mort du père. C'est, pourrait-on dire, le drame de l'Italie moderne, mais aussi celui de millions de familles : des fils privés de père sont contraints de quitter leur vie paysanne pour tenter de s'adapter à la « grande ville » industrielle. Chacun des cinq frères Parondi illustre une tentative, une voie pour entrer, de bon ou de mauvais gré, dans la société moderne en survivant au déracinement. Pour Visconti, l'issue se joue clairement dans la possibilité de créer une nouvelle famille, avec en arrière-plan la question de savoir si cela doit impliquer la destruction de la famille traditionnelle, du « noyau » représenté par la mère. Deux des frères vont s'affronter à mort, à propos d'une femme. C'est une autre figure de la rivalité fraternelle, qui aura une conclusion tragique.

Entre Simone, le frère violent, corrompu par la perspective d'un succès facile, et Rocco (Alain Delon), le frère doux, sorte d'Aliocha Karamazov, désespérément attaché à sa terre natale, Visconti ne tranche pas vraiment, comme si l'un et l'autre incarnait deux impossibilités. Sans enthousiasme, sans naïveté, Visconti suggère que le seul avenir digne est incarné par le choix d'un troisième frère, Ciro, devenu ouvrier : c'est la voie d'une justice purement humaine, qui s'impose même au détriment des liens du sang, puisque Ciro dénonce à la police son frère meurtrier. Mais Ciro prendra-t-il place de nouveau autour de la table familiale, autour de la mère ? Le film laisse la question sans réponse... Nous n'avons pas forcément beaucoup avancé, en tant que société, depuis le chef d'œuvre de Visconti !

La suite du cycle réserve encore de belles surprises. Après le regard douloureux de Bergman sur la souffrance féminine, scrutée à travers les trois sœurs de *Cris et chuchotements*, nous retrouverons le cinéma américain, contemporain cette fois, avec le magnifique *Simple Men* de Hal Hartley (1992) – un film qui met en scène deux frères différemment « travaillés » par l'absence de leur père...

(1) Voir à ce propos l'article de L. Bonelli, « Les raisons d'un engagement armé : des brigadistes aux djihadistes, combattre à l'étranger », *Le Monde diplomatique*, août 2015. Pour une perspective globale, on peut désormais lire en français Luigi Zoja, *Le père. Le geste d'Hector envers son fils, Histoire culturelle et psychologique de la paternité*, Les Belles Lettres, 2015.

Vincent Aubin, agrégé de philosophie, ancien élève de l'ENS, enseigne la logique et la philosophie politique à l'EMD (Marseille). Il a publié une traduction de Thomas d'Aquin (*Somme contre les Gentils*, livre III, GF-Flammarion, 1999) et diverses études de philosophie médiévale, philosophie politique ou théorie de l'action. Il dirige également la résidence universitaire Salvagny (Lyon 7e).